

Au visage noir de la nuit d'Afrique, la case dégorgeait une joyeuse rumeur.

— Bakoya s'éveillait dans le rayonnement du jour. Sur la table, s'alignaient, corrects, les blonds Cognac aux étiquettes bleu et argent, Pale brandy, british gentlemen.

Méditatif, Bakoya, humait, à petits coups, l'arôme concentré et chauffé dans le creux de la main des Charentes maritimes. Finesse et Force. La finesse sublime l'esprit et la force bande le corps.

Les cloches des navires sonnaient à toutes volées les départs. Les sirènes meurlaient des adieux gigantesques.

L'Aventure poussait des cris de goéland fou.

La Terre ronflait sur ses Pôles.

Fort comme le Monde, Bakoya-bourrasque, Bakoya-tornado, Bakoya-cyclone serrait dans la Nuit-froide.

Eperdus les noirs s'enfuyaient, devant l'épouvante à la chevelure de flamme que brandissait Bakoya, possédé de l'Esprit.

Les toitures de paille flambaient sous les étoiles.

Une couronne de feu crépitait au front de la colline.

— Le lendemain, Bakoya s'éveillait :

« Capitaine, amène le pavillon ! »

« Au travail là-dedans, bande de fainéants ! »

Et Bakoya, chef de factorerie, partait en brousse, pour persuader aux indigènes qu'il était temps de retourner au caoutchouc.

Julien MAIGRET

Le voyage d'André Gide au Congo

L'on nous avait, de divers côtés, parlé des *Carnets de route* (1) de Gide au Congo comme d'un livre contre la colonisation française : à part des attaques véhémentes contre quelques grandes compagnies — sur quoi nous réservons notre jugement, poursuivant une enquête à toutes sources — il ne contient rien que de modéré et très prudent. Nombre d'administrateurs et gouverneurs reçoivent de copieuses et cordiales félicitations explicites qui les conforteront dans la tâche ardue sous des cieux « éprouvants », et stimuleront fort heureusement d'autres zèles ; le Gouverneur Général est cité pour l'énergie avec laquelle il fait rentrer les puissants dans le devoir et des mesures de protection en faveur des indigènes. Reproduisons même tout de suite un passage très intéressant qui en donnant une anecdote typique, assez amusante, permet déjà d'apprécier l'esprit de Gide avec exactitude :

J'ajoute en hâte que *ces mauvais blancs sont l'exception*, ou tout au moins qu'il en est d'autres. Lorsque le nouveau Gouverneur Général Antonetti traversa la région, en février 1924, il estima qu'il n'était pas décent de maintenir les prix d'avant-guerre, et de payer le poulet moins d'un franc. Il

(1) 1 vol. aux Ed. de la Nouvelle Revue Française.

doubla de même le salaire et la ration des payeurs employés par la C^e de l'Ouham et Nana.

Mais je pourrais citer tel cas où le blanc de passage chira la mercuriale où l'administration avait inscrit un prix minimum des dearees, irrité de voir ces prix supérieurs à ceux qu'il prétendait suffisants. La lesinerie de certains blancs à l'égard des indigènes est incroyable. Madame X..., femme d'un administrateur à Fort-Lamy, se plaignait de ne pouvoir trouver de poisson. — « C'est peut-être que vous marchandez trop. Essayez donc de le payer le prix qu'on en demande. » A la grande surprise du marchand, elle se décida enfin à donner deux francs pour un « capitaine » superbe c'est le meilleur poisson du Chari). Le lendemain et les jours suivants les pêcheurs affluaient chez elle.

Cette même personne était surnommée « Madame cinquante centimes » par les indigènes, parce que chaque fois que son mari lui disait : — « Donne donc un franc à cet homme » pour un service rendu, elle fouillait dans un réticule et n'en sortait qu'un demi-franc.

C'est elle qui jetait à son chien les restes de viande plutôt que de les laisser finir par ses boys.

En 1921, les Européens payaient, à Fort-Lamy, cinq francs par mois la location d'une vache. L'indigène était tenu de remplacer la vache si l'Européen estimait qu'elle ne donnait plus assez de lait. J'ai plaisir à voir le Gouverneur Marcel de Coppet s'indigner avec nous de ces abus. Je l'accompagne au marché :

— Combien ce poisson ? demande-t-il.

— Un franc.

— Combien un indigène l'eût-il payé ?

— Deux francs cinquante.

— Tu sais bien que je n'aime pas que tu me fasses un prix de Français.

— Oh ! Un Français ne l'aurait payé que cinquante centimes ».

Nous ne pouvons qu'applaudir aux pages où le célèbre écrivain recommande la bonté envers les Noirs. Les plus fermes admirateurs de la colonisation française n'ont pas manqué de rencontrer plus d'une fois sur les routes tropicales de mauvais Blancs, et de s'indigner des sévices exercés sur les indigènes ; de façon plus générale encore nous avons fait dans dix autres colonies des observations analogues à celles de Gide en faveur des qualités de la race Noire. Nous connaissons huit sur dix administrateurs — nous le disons à leur honneur qui est grand — qui signeraient la page suivante :

Je continue de croire, et crois de plus en plus, que la plupart des défauts que l'on entend reprocher continuellement aux domestiques de ce pays, vient surtout de la manière dont on les traite, dont on leur parle. Nous n'avons qu'à nous féliciter des nôtres — à qui nous n'avons jamais parlé qu'avec douceur, à qui nous confions tout, devant qui nous laissons tout trainer et qui se sont montrés jusqu'à présent d'une honnêteté parfaite. Je vais plus loin : c'est devant tous nos porteurs, devant les habitants inconnus des villages, que nous laissons trainer les menus objets les plus tentants pour eux, et dont le vol serait le plus difficilement vérifiable — ce que,

certes, nous n'aurions jamais osé faire en Europe — et rien encore n'a disparu. Il s'établit, entre nos gens et nous, une confiance et une cordialité réciproques, et tous, sans exception aucune, se montrent jusqu'à présent aussi attentionnés pour nous que nous affectons d'être envers eux.

Ce jugement, qui pourrait sembler peu mûri n'a fait que se confirmer par la suite. Et j'avoue ne comprendre pas bien pourquoi les blancs, presque sans exception, tant fonctionnaires que commerçants, et tant hommes que femmes, croient devoir rudoyer leurs domestiques — en paroles tout au moins, et même alors qu'ils se montrent réellement bons envers eux. Je sais une dame, par ailleurs charmante et très douce, qui n'appelle jamais son boy que « tête de brute », sans pourtant jamais lever la main sur lui. Tel est l'usage et : « Vous y viendrez aussi, vous verrez. Attendez seulement un mois. »

Nous avons attendu dix mois, toujours avec les mêmes domestiques, et nous n'y sommes pas venus. Par une heureuse chance avons-nous été particulièrement bien servis ? Il se peut... Mais je me persuade volontiers que chaque maître a les serviteurs qu'il mérite. Et tout ce que j'en dis n'est point particulier au Congo. Quel est le serviteur de nos pays qui tiendrait à cœur de rester honnête, lorsqu'il entendrait son maître lui dénier toute vertu ? Si j'avais été le boy de M. X... je l'aurais dévalisé le soir même, après l'avoir entendu affirmer que tous les nègres sont fourbes, menteurs et voleurs.

« Votre boy ne comprend pas le français ? demandai-je un peu inquiet.

— Il le parle admirablement... Pourquoi ?

— Vous ne craignez pas que ce qu'il vous entend dire



Route Brazaville. Pointe-Noire. — La Route dans la plaine.

— Ça lui apprend que je ne suis pas sa dupe. »

A ce même dîner, j'entendais un autre convive affirmer que toutes les femmes (et il ne s'agissait plus des négresses) ne songent qu'à leur plaisir, aussi longtemps qu'elles peuvent mériter nos hommages, et qu'on n'a jamais vu de dévote sincère avant l'âge de quarante ans.

Ces Messieurs certainement connaissent les indigènes comme ils connaissent les femmes. Il est bien rare que l'expérience nous éclaire. Chacun se sert de tout pour s'encourager dans son sens, et précipite tout dans sa preuve. L'expérience, dit-on... Il n'est pas de préjugé si absurde qui n'y trouve confirmation.

Prodigieusement malléables, les nègres deviennent le plus souvent ce que l'on croit qu'ils sont — ou ce que l'on souhai-

te, ou que l'on craint qu'ils soient. Je ne jurerais pas que, de nos boys également, l'on n'eût pu faire aisément des coquins. Il suffit de savoir s'y prendre, et le colon est pour cela d'une rare ingéniosité. Tel apprend à son perroquet : « Sors d'ici, sale nègre ! » Tel autre se fâche parce que son boy apporte des bouteilles de vermouth et d'amer lorsque, après le repas, il lui demande des liqueurs : — « Triple idiot, tu ne sais pas encore ce que c'est que des apéritifs !... » On l'engueule parce qu'il croit devoir échauffer, avant de s'en servir, la théière de porcelaine dont il se sert pour la première fois ; ne lui a-t-on pas enseigné en effet que l'eau bouillante risque de faire éclater les verres ? Le pauvre boy, qui croyait bien faire, est de nouveau traité d'imbecille devant toute la tablée des blancs. »

Il y a une page sur le recrutement des travailleurs pour

les chemins de fer qui est rigoureuse mais elle ne déplaira nullement au Gouvernement général qui ne demande qu'à être renseigné et aidé dans sa tâche : Gallieni ni Roques ne se sont un instant formalisés de critiques beaucoup plus vives que nous avons faites sur le même recrutement pour le chemin de fer de Tananarive. André Gide, avec une noblesse qu'on ne saurait assez admirer et plus de courage qu'on ne pense (car il y a bien des fous dans la Terre du Soleil) s'est détourné de ses voluptueuses contemplations pour remplir la mission d'humanité qui tout d'un coup s'est imposée à lui : il l'a accomplie avec beaucoup de simplicité et de tact pour tout ce qui concerne l'administration, discernant toutes les difficultés auxquelles elle s'est heurtée. Ce qu'il a écrit sur l'ancien portage est aussi modéré qu'intelligent et, somme toute, son livre met surtout en relief « deux constatations angoissantes : insuffisance de personnel, insuffisance d'argent » : l'administration de l'A. E. F. peut s'appuyer sur ce livre pour obtenir plus de crédits du vrai coupable, le Parlement ignorant et avare. Qui enfin ne se plaira à lire la page finale 248 sur l'autorité ?

Le voyage d'André Gide intéressera un très grand nombre de gens au Congo, non seulement aux races indigènes mais à l'œuvre qu'y poursuit la France. Il est précieux qu'un grand artiste européen qui il y a vingt ans méprisait fort l'exotisme ait consacré tant de temps et son talent à parcourir nos territoires réputés les plus durs, à en décrire les majestés et même les douceurs. Gide donne une grande envie d'aller en A. E. F. à ceux qui le redoutaient le plus.

Nul n'a à craindre chez lui emballement littéraire non plus que partialité de propagande. La sincérité la plus absolue s'accuse par la comptabilité même de cet itinéraire réaliste. L'exactitude est garantie par le procédé qui est photographique. Vous ne trouverez nulle part une de ces grandes pages de récapitulation où se dégage la beauté ou la personnalité ou le mystère de l'Afrique : il n'y a là que des instantanés, suggestifs par la précision et non par la poésie synthétique du souvenir. Voyez ce tableau de danses :

Ce soir, dans le village, non loin de moi, un tam-tam s'organise ; mais je reste assis devant la petite table dressée, à l'insuffisante clarté de la lanterne-tempête, avec les *Wahlverwandschaften*, ayant achevé de relire le *Master of Ballantrae*. La lune, à son premier quartier, est presque au-dessus de ma table. Je sens m'environner de toutes parts l'étrange immensité de la nuit.

Un peu plus tard je vais pourtant rejoindre la danse. Un maigre feu de broussailles, au milieu d'un grand cercle ; une ronde qu'activent deux tambours et trois calebasses sonores, emplies de graines dures, et montées sur un manche court qui permet de les agiter rythmiquement. Rythmes savants, impairs ; groupes de dix battements (cinq plus cinq) puis, sur le même espace de temps, succède un groupe de quatre battements — qu'accompagne une double cloche ou casta-

gnette de métal (1). Les joueurs d'instruments sont au milieu. Près d'eux un groupe de quatre danseurs forme vis-à-vis, deux à deux. Les gens de la ronde se suivent par rang de taille, les plus grands d'abord, puis les enfants, jusqu'à des tout petits de quatre ou cinq ans ; les femmes suivent. Chacun se trémousse en agitant les épaules, les bras balants, et progresse très lentement de gauche à droite, à la fois morne et forcené. Quand je pose ma main sur l'épaule d'un des enfants, il se détache du cercle et vient se presser contre moi. Des hommes, qui contemplant la danse, voyant cela, en appellent un autre qui vient à mon autre côté. A une suspension de la danse, les deux enfants m'entraînent. Ils resteront assis à terre, près de ma chaise, durant notre repas. Ils voudraient devenir nos boys. D'autres se sont joints à eux. Dans la nuit qui les absorbe, on ne distingue exactement que leurs yeux qui restent fixés sur nous et, quand ils sourient, leurs dents blanches. Si je laisse pendre ma main, ils la saisissent, la pressent contre leur poitrine ou leur visage et la couvrent de baisers.

Une description très intéressante du plus impressionnant enterrement semble se défier de toute émotion. Cependant à bien lire le livre on y sent beaucoup de cœur, une sensibilité parfois presque sensitive qui se contient — elle ne cède à certaines ivresses (p. 233) que dans de rares hallucinations des sens — et nous ne pouvons nous retenir de citer ces lignes aussi intenses que sobres :

« Après avoir circulé longtemps dans le sauvage, le larvaire, l'inexistant, joie de retrouver un village net, propre, d'apparence prospère ; un chef décent, en vêtements européens point ridicules, en casque blanchi à neuf, parlant correctement le français ; un drapeau hissé en notre honneur ; et tout cela m'émeut jusqu'à l'absurde, jusqu'au sanglot. »

Le Service pour la défense de la vie indigène

La maladie du sommeil ou trypanosomiase a été constatée en Afrique centrale d'après les plus anciens documents médicaux connus, il y a une trentaine d'années seulement. Longtemps stationnaire, elle s'est développée ensuite avec intensité, surtout depuis dix ans, décimant en quelques années la population de certains centres importants. Longtemps désarmée contre ce mal, la science a aujourd'hui tous les moyens qu'il faut pour le prévenir et le guérir.

La maladie du sommeil est déterminée par la présence, dans le sang et la lymphe de l'individu malade, d'un parasite, le trypanosoma gambiense.

A la deuxième période, le trypanosome envahit les centres nerveux. A ce moment, on constate des troubles céré-

(1) Un chant extrêmement bizarre (chœur des enfants surtout), avec l'emploi d'un quart de ton, d'autant plus sensible que les voix sont très justes, qui fait un effet déchirant, presque intolérable. D'ordinaire, tous les chants sont sur les notes de notre gamme.

braux, de l'amaigrissement, des œdèmes, des somnolences prolongées et le malade arrive peu à peu au gâtisme et à la torpeur permanente.

Le trypanosome est inoculé à l'homme par la piqûre d'une mouche, la mouche « tsé-tsé ». Cette mouche, se nourrissant de sang, commence par s'infecter en piquant un individu dont le sang contient des trypanosomes.

Ce mode de transmission de la maladie est analogue, à celui du paludisme par le moustique.

Ce dernier peut d'ailleurs favoriser la dissémination du mal.

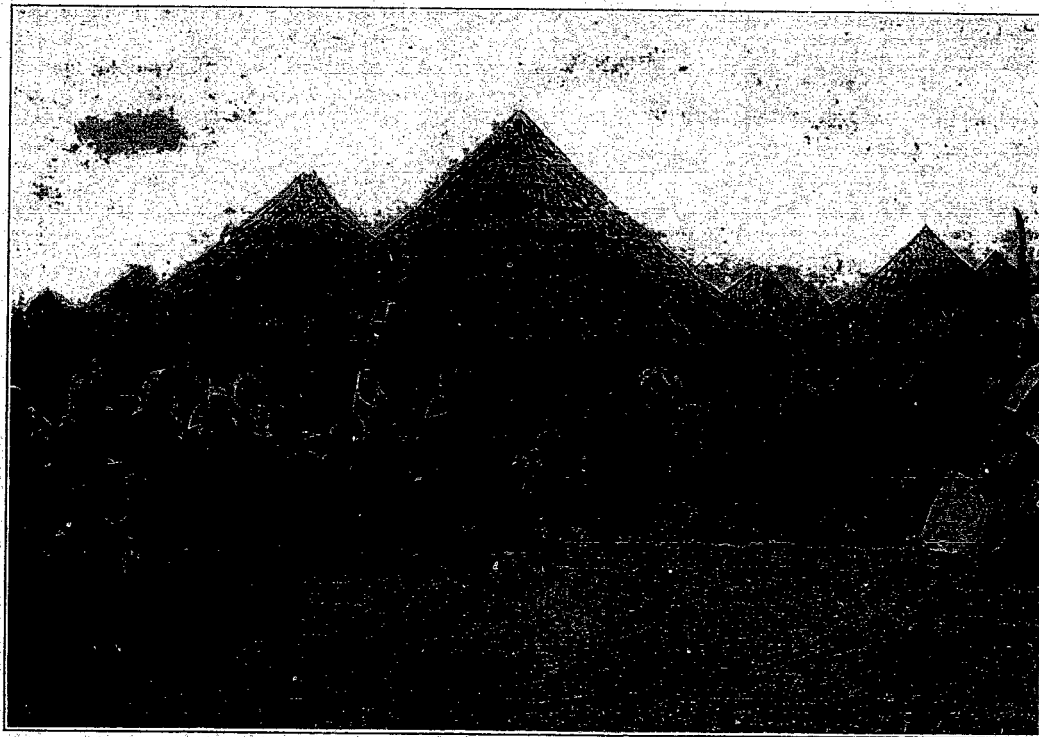
Le Gouverneur Général Antonetti, encouragé par le

Ministre (1), a entrepris une lutte très vigoureuse contre ce mal redoutable. De cette œuvre administrative très belle, voici les buts : 1° Faire disparaître du sang des malades les trypanosomes, afin que les mouches tsé-tsé ne puissent se contaminer elles-mêmes et propager la maladie en piquant un autre individu.

C'est la prophylaxie thérapeutique, qui relève du médecin aidé par l'administrateur.

2° Lutter contre la tsé-tsé, essayer de la détruire ou

(1) Signalons aussi particulièrement l'action importante, excellente, de l'Institut Colonial Français, présidé par l'amiral Lacaze, directeur : Jean Gheerbrandt).



Indigènes à la Visite Médicale.

bien de l'éloigner des centres habités ; et quand ce n'est pas possible, éloigner les villages des zones envahies par les mouches, renforcer la résistance des individus en surveillant leur hygiène générale : habitation, nourriture, etc.

C'est la prophylaxie agronomique et administrative. Elle relève de l'administration conseillée par le médecin.

Dès son arrivée à Brazzaville, M. le Gouverneur général Antonetti adressa au personnel administratif placé sous ses ordres des instructions extrêmement catégoriques sur le concours que devaient apporter les fonctionnaires de tous grades aux médecins chargés de poursuivre la lutte contre la maladie du sommeil. Dans ces excellentes instructions, il s'exprime ainsi :

L'œuvre d'assistance médicale est avant tout une œuvre de prophylaxie et l'on peut dire, en Afrique équatoriale plus que partout ailleurs, que nous ne ferions rien de durable si nous

nous bornions à guérir les malades. Ce qu'il importe au premier chef, c'est d'éteindre les foyers de maladies épidémiques, d'atténuer la virulence des affections endémiques, de libérer l'indigène par une hygiène appropriée, tant publique que privée, de la misère physiologique qui le guette.

Une tournée médicale ne doit être ni une simple prospection, ni une manière de colonne de police, ayant atteint son but quand elle a circonscrit une épidémie ou donné des soins aux malades rencontrés. Elle n'est qu'un moment de l'action patiente et longue qu'est la lutte pour la régénération des races. Elle doit être la continuation des tournées antérieures et la préparation de celles qui suivront.

Envisageant les moyens mis à sa disposition pour opérer cette croisade contre la maladie régnante, M. Antonetti rappelle brièvement les raisons pour lesquelles les

La Semaine
littéraire
22 oct 27

M. André Gide donne à la *Revue de Paris* un article qu'il intitule *La détresse de notre Afrique équatoriale*, au cours duquel il confirme les abus dont se rendent coupables dans certaines parties de l'Afrique équatoriale française diverses sociétés et compagnies qui exploitent sans scrupules le pays et ses habitants.

« On ne voyage pas au Congo pour son plaisir. Ceux qui s'y risquent partent avec un but précis. Il n'y a là-bas que des commerçants, qui ne racontent que ce qu'ils veulent ; des administrateurs qui disent ce qu'ils peuvent et n'ont droit de parler qu'à leurs chefs ; des chefs tenus par des considérations multiples ; des missionnaires dont le maintien dans le pays dépend souvent de leur silence. Parfois enfin quelques personnages de marque, en un glorieux raid, traversent la contrée entre deux haies de « Vive la France ! » et n'ont le temps de rien voir que ce que l'on veut bien leur montrer. Quand, par extraordinaire, un voyageur libre se hasarde là-bas, comme j'ai fait moi-même, sans autre souci que celui de connaître, la relation qu'il rapporte de son voyage ne diffère pas sensiblement de la mienne, où l'on s'étonne de retrouver la peinture des mêmes misères qu'un Augustin Chevalier par exemple dénonçait il y a déjà vingt ans. Rien n'a changé. Sa voix n'a pas été écoutée. L'on n'a pas écouté Brazza lui-même, et ceux qui l'ont approché savent avec quelle tristesse, dans les derniers temps de sa vie, il constatait les constants efforts pour discréditer son témoignage, pour étouffer sa voix. Je n'ai pas grand espoir que la mienne ait plus de chance de se faire entendre. « Je tiens de source certaine, m'écrivait X..., fort bien placé pour le savoir, qu'on s'appête à *torpiller* votre livre. » Et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Dès que l'on vit que mon témoignage courrait le risque d'être écouté, l'on s'ingénia à mettre en doute sa valeur ; je me vis traité d'esprit léger, d'imagination chimérique, de « chercheur de tares »... Ces accusations tendancieuses me laisseraient indifférent s'il ne s'agissait ici que de moi ; mais il y va du sort d'un peuple et de l'avenir d'un pays. Le reproche de partialité, que l'on me faisait également, je me défends de l'encourir. Tous les renseignements que je donne sont officiels... Ce n'est pas contre l'administration que je m'élève, je ne déplore que son impuissance en face des maux que je signale... »

M. André Gide conclut, après avoir rappelé quelques-uns des exemples d'inhumaine cruauté que l'on trouve dans le récit de son dernier voyage, par ces mots : « Il est grand temps de mettre fin à un régime qui n'est pas seulement stupide et déplorablement onéreux, mais inhumain et déshonorant pour la France. »

Pierre Valjean